

Aladin
et la lampe merveilleuse

Adaptation en français fondamental
d'après le texte arabe et les traductions
de GALLAND et de BURTON

par P. de BEAUMONT

LIBRAIRIE HACHETTE
79, Bd Saint-Germain, Paris

Aladin
et la lampe merveilleuse

Adaptation en français fondamental
d'après le texte arabe et les traductions
de GALLAND et de BURTON

par P. ~~Alex.~~ BEAUMONT

LIBRAIRIE HACHETTE
79, Bd Saint-Germain, Paris

● « *Aladin et la lampe merveilleuse* » est écrit en français facile. Pour le lire, il faut savoir les 700 à 800 mots les plus employés de la langue française. (Ils se trouvent dans la liste du « Français fondamental 1^{er} Degré ».) Les rares mots du livre qui ne sont pas dans cette liste sont expliqués très simplement en bas de page. Exemples :

Esclave : autrefois, personne achetée par une autre;

La poésie (mot du français fondamental), le poète.

● Si vous ne connaissez pas une expression, si une phrase ne vous semble pas claire, regardez à la fin du livre page 76, « Qui cherche trouve ». Cherchez et, très vite, il n'y aura plus de difficultés pour vous.

© Librairie Hachette, 1962.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

PRÉFACE

« *Aladin et la lampe merveilleuse* » est un des contes les plus célèbres de la littérature mondiale. Les actes les plus ordinaires de la vie y sont pris pour thèmes, et sans cesse l'action rebondit. Du fait de ces caractères, ce récit est donc indiqué pour servir à l'enseignement d'une langue. Reste encore qu'il soit écrit dans un style simple, au vocabulaire restreint.

Les phrases sont courtes. Les deux premiers tiers de l'ouvrage ne comprennent pas d'incidentes, de propositions subordonnées, de conjonctions, de pronoms relatifs. Les temps employés sont, au début, les seuls présent, passé composé et futur. Le conditionnel et l'imparfait n'apparaissent qu'exceptionnellement.

Le vocabulaire est soigneusement limité. Malgré la diversité des situations, il ne comprend que 700 à 750 mots-clefs, une centaine de dérivés simples de ces mots et une quinzaine de termes seulement qui, en dehors de ces dérivés, ne figurent pas dans la liste du français fondamental 1^{er} degré.

Afin de ne pas risquer de troubler le lecteur étranger, un soin attentif a été porté à ne pas employer de tournures archaïques ou orientales qui puissent être mal interprétées. Aussi, tout en conservant certaines expressions qui n'ont pas à être employées dans le langage courant, comme « *Serviteur de la lampe* » ou « *Roi du temps* », s'est-on appliqué à éliminer les tournures qui ne sont pas françaises, sans

4 PRÉFACE

pour cela que l'histoire perde la saveur poétique et le cachet d'étrangeté que l'auteur ancien avait tenu à lui donner en en plaçant le cadre dans une Chine légendaire.

Toutes les restrictions et toutes les interdictions qu'il s'est imposées n'ont pas empêché l'auteur de réaliser l'œuvre qu'il avait conçue sans pour cela que l'effort paraisse. C'est toujours le mot juste qui tombe sous sa plume. Le premier livre de notre collection correspond donc bien aux buts que la librairie s'est fixés : mettre à la disposition de tous des ouvrages en excellent français qui permettent une lecture presque immédiate pour un débutant et qui facilitent avec ou sans maître l'accélération de l'acquisition de la langue française.





I. CHARIAR ET CHÉHÉRAZADE

Le roi d'Iran¹ est le terrible Chariar. Il tue toutes ses femmes. Les parents de toutes les jolies filles d'Ispahan² ont peur. Mais une de ces filles sait raconter de belles histoires. Elle pense : « J'amuserai ce roi. »

Ils se marient, et, toutes les nuits, Chéhérazade lui parle. Le roi écoute. Les nuits et les jours passent. Mais la six cent et unième nuit il pense : « Sûrement, elle n'a plus rien à raconter. Demain je la ferai tuer elle aussi. »

Chéhérazade lit en lui et se dit : « Il n'y a pas de temps à perdre. » Elle ajoute à haute voix :

« O roi, je sais encore beaucoup d'autres histoires intéressantes.

— Que dis-tu, répond le roi ? Est-ce possible ?

— Mais oui, et je te parlerai d'abord de « la lampe merveilleuse³ ».

— Je ne connais pas cette lampe.

1. Pays d'Asie. — 2. Ville d'Iran. — 3. Une chose merveilleuse est une chose étonnante et très belle.

6 ALADIN

— *C'est la lampe d'Aladin.* »

Chéhérazade n'attend pas la réponse du roi. Elle commence ainsi :

« Alors, il y a en Chine¹ une très vieille et très belle ville. Un enfant, appelé Aladin, vit dans cette ville. Cet enfant vient d'avoir dix ans et son père veut lui faire apprendre un métier. Malheureusement cet homme est pauvre; il ne peut pas payer des études. C'est un tailleur et il ne peut que montrer à se servir d'une aiguille et de ciseaux.

Aladin n'est pas un bon enfant. Il a pris l'habitude de jouer avec les mauvais garçons du quartier. Il ne veut pas rester toute la journée à la maison. Il ne veut pas travailler. Il veut courir dans les rues et jouer avec ses amis. Son père est triste d'avoir un pareil fils. Il se met en colère. Il crie. Il ne dort plus. Il tombe malade et meurt.

Cette mort ne change pas Aladin. Il continue à ne rien faire. La mère doit vendre les outils, puis le magasin du père. Avec l'argent reçu, elle vit pendant quelque temps. Mais bientôt, elle n'a plus rien et elle doit tricoter jour et nuit.

Aladin, lui, n'a plus peur de personne. Il dort et mange à la maison, mais il passe tout le reste du temps dans la rue. La pauvre et malheureuse mère se fatigue. Elle est triste et pleure de plus en plus souvent; mais, en même temps, elle est heureuse. Son fils grandit. A quinze ans, c'est un beau garçon, bien fait. Ses yeux sont grands et noirs. Il a la peau douce et claire.

A ce moment, le jour se lève et Chéhérazade se tait.

1. Pays d'Asie.

2. LE DERVICHE AFRICAÏN

La six cent deuxième nuit tombe. Le roi Chariar demande à la jeune femme de continuer. « Avec amour et joie », répond-elle.

Un jour, Aladin joue au milieu de la place, près du marché, avec ses amis, les mauvais garçons du quartier. Un derviche¹ passe. Il vient du fond de l'Afrique². C'est un savant³ et un poète⁴. Le soleil est son maître. Il parle la nuit aux habitants de la lune et des étoiles. Il peut



remuer les montagnes. Il peut... Mais il regarde les enfants longtemps, longuement. Tout d'un coup, il aperçoit Aladin. Il ne voit plus que lui. Il prend par le bras un des camarades de celui-ci. Il l'emmène au coin d'une rue. Il lui montre Aladin. Il lui demande le nom

1. Homme savant en pays musulman. — 2. Partie du monde.
— 3. Savoir, un savant. — 4. La poésie, le poète.

de cet enfant, celui de son père, de sa mère. Alors seulement, il avance, sourit à Aladin et lui dit : « N'es-tu pas Aladin, le fils du tailleur Mustapha? — Oui, je le suis, répond l'enfant. Mais mon père est mort depuis longtemps. »

Le derviche prend l'enfant dans ses bras, l'embrasse et pleure. « Pourquoi pleurez-vous, demande Aladin étonné? Et comment savez-vous le nom de mon père? — Ah! répond le derviche, je suis ton oncle et tu viens de m'apprendre la mort de mon pauvre frère, ton père! »

Le derviche s'arrête. Il ne peut plus parler. Enfin, il ajoute : « O Aladin, je n'ai pas vu ton père depuis ta naissance, mais je t'ai reconnu tout de suite. Le sang reconnaît le sang. C'est la loi. Ah! mon pauvre frère, je ne pourrai pas t'embrasser encore une fois! Ah! vraiment! nous sommes dans les mains de Dieu. » Il tire dix pièces d'or de sa ceinture, les met dans les mains de l'enfant et lui demande : « Où habite donc ta mère, la femme de mon frère? »

Aladin croit cet homme. Il le prend par la main, le conduit au bout de la place, lui montre le chemin de sa maison et dit : « C'est par là. — Merci, répond le derviche. Je saurai trouver la maison. Donne les dix pièces d'or à ta mère. Je viendrai demain la saluer. » Aladin court chez lui. Il entre et crie : « O mère, mon oncle est revenu. Il arrive d'Afrique. Il te salue. »

La mère est très étonnée de voir Aladin rentrer à la maison avant l'heure d'un repas et elle lui répond : « Te moques-tu de moi? Quel est cet oncle? — Comment ma mère, répond Aladin, comment peux-tu me demander cela! C'est le frère de mon père. Il m'a serré contre son cœur. Il m'a embrassé et il a pleuré. » La mère

regarde son fils. Elle va répondre; mais l'enfant pense déjà à autre chose. Et puis, il est près d'elle, et c'est déjà beaucoup.

Le lendemain¹ matin, au lever du soleil, Aladin sort. Il retrouve ses amis habituels sur la place. Le derviche le cherche, vient à lui, lui prend la main, l'embrasse, tire deux pièces d'or de sa ceinture et dit : « Va trouver ta mère et dis-lui : « Mère, voilà de l'or. Prépare un bon « repas. Mon oncle dînera ce soir avec nous. »

A ce moment, le jour se lève et Chéhérazade se tait.

3. LE DÎNER

La six cent troisième nuit tombe. Le roi Chariar demande à la jeune femme de continuer. « Avec amour et joie », répond-elle.

Aladin revient chez lui. Il répète à sa mère les paroles² de l'Africain, et, cette fois-ci, il lui donne les deux pièces d'or. La mère les regarde, les fait sauter dans sa main et dit : « C'est bien de l'or!... Je n'ai peut-être pas connu tous les frères de mon mari. »

Elle s'habille et va au marché. Elle achète les provisions nécessaires pour un bon repas. Elle revient le préparer. Elle fait la cuisine toute la journée. Vers le soir, on frappe à la porte. Aladin ouvre. C'est le derviche. « Bonsoir, ô femme de mon frère! » dit-il. Puis il ajoute : « Ma sœur, tu dois t'étonner de ne pas me

1 Demain, le lendemain. — 2. Parler, une parole.

connaître. Mais j'ai quitté ce pays depuis près de quarante ans. J'ai traversé alors les pays arabes. Longtemps, j'ai vécu au Caire, la plus grande ville d'Égypte¹. Puis je suis reparti. J'ai traversé le Moghreb². Enfin, je me suis arrêté, et là, au fond de l'Afrique, j'ai vécu vingt ans... Mais, un jour, j'ai eu envie de revoir un homme de mon sang. J'ai pensé à mon frère. Une nuit, je me suis levé et j'ai dit : « Pars ! Tu dois revoir ton seul bien « au monde, ton frère bien-aimé. Tu es riche et peut-
« être il est pauvre. Tu dois partager tes biens avec lui... »
Le voyage a été long et j'ai traversé beaucoup de dangers. Mais Dieu a conduit mes pas. Il m'a aidé à rencontrer cet enfant. Je le vois jouer et au même moment je reconnais mon sang. Alors, j'oublie ma fatigue. Mais, ô malheur ! il m'apprend la mort de mon frère. Ah ! la terrible nouvelle ! »

Le derviche continue longtemps ainsi. A la fin, la mère d'Aladin pleure, elle aussi. Alors l'homme se tourne vers l'enfant. « Et toi, mon fils, lui demande-t-il, comment aides-tu ta mère ? Quel travail sais-tu faire ? Quel est ton métier ? »

Aladin baisse la tête pour la première fois de sa vie. Il regarde le sol et n'ose répondre. Sa mère parle pour lui : « Un métier pour Aladin ? un travail ? Mais il ne sait rien faire et il ne fait rien. Jamais on n'a vu un enfant pareil ! Toute la journée, il court avec les autres enfants du quartier, de mauvais enfants comme lui. Ah oui ! je peux le dire, son père est mort par sa faute ! Et maintenant je dois travailler jour et nuit. Ma santé est mauvaise. Je ne vois plus clair. Mes yeux sont usés. Et lui, Aladin,

1. Pays d'Afrique. -- 2. L'Afrique du Nord.

que fait-il ? Il joue. Il ne rentre qu'aux heures des repas. Ah ! souvent j'ai pensé lui fermer la porte de la maison et l'obliger à chercher du travail. Mais je n'ai pas le courage. Je deviens une vieille femme. Mes épaules, mes doigts sont fatigués. Je ne pourrai plus travailler longtemps. Ah, Aladin ! Aladin ! » Elle pleure de nouveau.

Alors l'Africain regarde Aladin. « J'apprends de tristes choses, dit-il. Mon fils, pourquoi vis-tu ainsi, toi, un homme et un fils de bonne famille ? Comment laisses-tu travailler seule ta pauvre mère, une femme âgée ?... Voyons, que veux-tu faire ? Il y a de nombreux maîtres dans notre ville. Je peux t'aider à apprendre un métier. »

Mais Aladin reste la tête baissée et ne répond pas. Il ne veut pas travailler de ses mains. Alors le derviche lui dit : « O Aladin, j'ajouterai ceci : Montre-toi sérieux, et j'ouvrirai une belle boutique au marché pour toi. J'achèterai les tissus les plus chers, les soies les plus belles. Tu deviendras l'ami des plus riches marchands. Tu porteras de beaux habits. » Aladin pense à des vêtements de soie, à des ceintures de fils d'or. Il lève la tête. Il regarde le derviche dans les yeux. Il sourit.

A ce moment, le jour se lève et Chéhérazade se tait.

4. DES VÊTEMENTS D'OR

La six cent quatrième nuit tombe. Le roi Chariar demande à la jeune femme de continuer. « Avec amour et joie », répond-elle.

Aladin est intéressé. Le derviche le comprend. « Demain, ajoute-t-il, je t'emmènerai au marché. Nous commencerons par choisir une belle robe¹. Après, je t'achèterai une grande boutique. »

La mère d'Aladin ne dit rien; mais elle remercie Dieu de lui envoyer un parent riche et bon. Aussi elle sert le repas gaiement². Aladin pose beaucoup de questions. Le derviche répond. Tard dans la nuit, il se lève, dit au revoir et promet de revenir.

Le lendemain, de bonne heure³, on frappe à la porte. C'est le derviche. Aladin court à lui. Ils partent au marché. Ils entrent dans la boutique du plus grand marchand de la ville. Le derviche demande une robe pour Aladin. On en apporte une. Le derviche ne la trouve pas assez belle. « Choisis toi-même, mon fils », dit-il. Aladin en prend une de soie verte. Il prend aussi un turban⁴ rouge cousu de fil d'or, une ceinture et des souliers de la même couleur. Le marchand les enveloppe. Le derviche paie. Il donne le paquet à Aladin et dit : « Allons au bain. »

Ils arrivent, se baignent. Puis Aladin laisse ses vieux vêtements. Il met la belle robe verte. Il roule le turban

1. Les Musulmans, souvent encore maintenant, portent des robes. — 2. D'une manière gaie. — 3. De bonne heure : tôt. — 4. Pièce de tissu roulée autour de la tête



sur sa tête. La ceinture est à sa taille. Les souliers de cuir rouge sont à ses pieds. Il ressemble à un fils de roi. « Tout cela n'est que le commencement », lui dit le derviche.

Ils sortent du bain, vont dans la partie la plus riche du marché, entrent dans les plus beaux magasins. Le derviche fait toucher à Aladin les tissus les plus épais, les plus lourds, les plus chers. Il lui apprend leurs noms, leurs prix. Il présente Aladin aux marchands, ses amis,

et dit : « C'est le fils de mon frère. Venez avec nous. Je veux donner un grand déjeuner. »

Le déjeuner ne finit que le soir. Le derviche se lève. Aladin lui prend la main. Ils arrivent bientôt à la maison. La mère ouvre la porte. Elle voit son fils et pousse un cri. « Comme il est beau, dit-elle ! O frère de mon mari, comme je te remercie¹ ! — Aladin est mon fils, répond l'Africain. Lui donner quelque chose, c'est donner une pensée² à mon pauvre frère. — Je prie Dieu, dit la mère, je prie Dieu de te garder en vie. Continue à aider Aladin et à le tenir comme le petit oiseau sous l'aile de sa mère. Tu n'as qu'à commander. L'enfant obéira. »

A ce moment, le jour se lève et Chéhérazade se tait.

5. AU PIED DE LA MONTAGNE SOMBRE

La six cent cinquième nuit tombe. Le roi Chariar demande à la jeune femme de continuer. « Avec amour et joie », répond-elle.

Toute la nuit, Aladin rêve. Il dort peu, se lève tôt et met ses nouveaux habits. Sa robe est un peu longue, mais elle lui va bien. Il se regarde dans une glace, se trouve beau... Il sort, le derviche n'est pas dans la rue. Il marche de long en large. Il ne peut attendre. Il va jusqu'à la place. L'homme n'est pas encore là. Enfin, il arrive ! Aladin court à lui comme un jeune cheval. Le derviche l'embrasse. Il lui dit d'aller prévenir sa mère de leur départ... Puis ils s'en vont tous deux, la main dans la main.

¹ Je te dis merci ² Penser, une pensée.

Ils passent les portes de la ville. Pour la première fois de sa vie, Aladin voit de très beaux jardins. Des fleurs de toutes les couleurs entourent des maisons aux belles fenêtres. Il regarde de tous ses yeux. Mais l'Africain va tout droit. Il ne s'arrête pas. Aladin commence à trouver le chemin long et à se fatiguer. D'abord, il n'ose pas le dire, mais, à la fin, il demande : « Mon oncle, marcherons-nous encore longtemps ? Il n'y a plus rien à voir. Nous avons passé le dernier jardin. Voyez, il y a une montagne en face. Et puis j'ai faim. N'avez-vous pas quelque chose à me donner à manger ? » L'Africain sort des fruits de sa ceinture. « Mange, dit-il, puis nous repartirons. Courage ! Tout près d'ici, il y a un endroit merveilleux. »

Tout d'un coup ils arrivent au fond d'une vallée, au pied de la montagne, une montagne haute, sèche, pierreuse¹, sombre. L'endroit est terrible : pas d'arbres, pas de fleurs, pas d'herbes, une grande ombre seulement et le silence. Un moment passe. Enfin le derviche se tourne vers l'enfant : « Mon fils, c'est ici que j'ai voulu venir. » Il dit et s'assied sur une pierre. « Sois heureux Aladin, continue-t-il. Tu vas voir le plus beau des jardins de la terre. Alors tu oublieras ta fatigue et tu remercieras Dieu de m'avoir rencontré. »

Le derviche se tait. Il regarde droit devant lui. Ses lèvres remuent. Aladin, lui, se repose et se demande : « Un jardin ! dans une vallée sans eau ? au pied d'une montagne couverte de pierres ? Cela n'est pas possible. »

L'Africain sort enfin de son rêve. « Lève-toi, commande-t-il. Ramasse des morceaux de bois ou des herbes sèches

1. La pierre, pierreuse.

et apporte-les-moi. » Aladin a beaucoup de peine à en trouver. Enfin un tas est prêt. Il le pose sur une longue pierre plate. « C'est bien ainsi, dit le *der viche*. Maintenant, viens derrière moi, n'aie pas peur et obéis. » Il se lève, met la main à la ceinture. Il en tire deux pierres noires. Il se penche vers les herbes sèches, frappe les deux pierres. Le feu prend. Des flammes montent.

De sa poche, l'homme tire une petite boîte. Il l'ouvre. Il y a de la poussière blanche au fond. Avec deux doigts, il en jette au milieu du feu. Une épaisse fumée monte. L'Africain parle dans une langue inconnue¹. Alors, on entend un bruit terrible. La pierre casse. Quelque chose remue dans la montagne. Des pierres roulent. Le sol s'ouvre. Un trou profond paraît. Un escalier descend. En bas, au fond, on voit une grande pierre noire et rouge. Aladin pousse un cri², prend le bas de sa robe d'une main, tourne le dos et se sauve, jambes au vent³.

A ce moment, le jour se lève et Chéhérazade se tait.

1. Connaître, connu, inconnu. — 2. Crier, cri, crier une seule fois.
3. L'enfant a remonté sa robe et on voit ses jambes.

